



CHAPITRE UN

# L'Arrivée

*Le cœur qui bat plus vite*





**M**on cœur battait plus vite que l'avion n'avançait.

Quelque part au-dessus de l'Atlantique, coincée entre un hublot et un accoudoir, je regardais le ciel changer de couleur. L'excitation me serrait la gorge comme une main. Je n'arrivais pas à dormir. Je n'arrivais pas à manger. Je n'arrivais qu'à regarder cette carte sur l'écran devant moi, ce petit avion qui se rapprochait, centimètre par centimètre, d'une ville que je n'avais jamais vue autrement qu'au cinéma.

Et puis il y avait eu ce contretemps à l'aéroport.

Un vol manqué. Une nuit d'attente. L'excitation transformée en frustration, la frustration qui grignotait l'enthousiasme comme de l'acide. J'avais tellement attendu ce moment. Des mois de préparation, de rêves, de listes interminables. Et voilà qu'on devait repartir, reprendre le même chemin en sens inverse, attendre encore.

Je n'ai pas bien dormi cette nuit-là. Je n'ai pas pu.

Mais le lendemain, quand l'avion a finalement décollé pour de bon, quand j'ai senti ce décollage dans mon ventre comme une promesse tenue, j'ai compris que ce retard avait rendu l'attente plus précieuse. Chaque minute de frustration serait remboursée. Avec intérêts.



Quand on a vu à travers la fenêtre, j'ai retenu mon souffle. L'émotion m'a prise d'un coup. Impressionnant. Vertigineux.

La skyline de Manhattan apparaissait comme un dessin d'enfant devenu réel. Des rectangles verticaux, des pointes, des reflets de soleil sur le verre. C'était trop parfait pour être vrai. Trop exactement ce que j'avais imaginé. J'avais peur que ce soit une illusion, que l'avion tourne et que tout disparaisse.

L'atterrissement m'a semblé durer des heures.

J'étais fatiguée. Vraiment fatiguée. Le décalage horaire commençait à faire son effet, cette sensation cotonneuse où plus rien ne semble tout à fait réel. Mes jambes étaient lourdes, ma tête légère. Mais quand les portes de l'avion se sont ouvertes, quelque chose s'est réveillé. Quelque chose qui n'avait pas besoin de sommeil.

L'immigration. La longue file d'attente. Les néons. La fatigue qui pèse.

Et puis, contre toute attente, le monsieur de l'immigration qui commence à nous faire des blagues. Étonnamment chaleureux. Je ne m'attendais pas à ça. Dans mon esprit, l'Amérique officielle était froide, procédurale, intimidante. Et voilà ce type qui souriait, qui plaisantait, qui nous souhaitait la bienvenue comme si on venait à une fête.

C'était le premier signe. Le premier crack dans mes préjugés.

New York allait m'en donner beaucoup d'autres.



Le métro vers Manhattan était un monde en soi.

Tout le monde nous avait prévenus. Le métro de New York est vieux, compliqué, pas toujours propre. C'est vrai. Les couloirs sentaient quelque chose que je n'arrivais pas à identifier (et que je n'étais pas sûre de vouloir identifier). Les panneaux étaient confus. Les rails grondaient comme des bêtes impatientes.

Mais j'étais déjà hypnotisée.

Il y avait quelque chose dans cette vétusté, dans ce chaos organisé. Quelque chose de vrai. Pas de prétention. Pas de vitrine. Juste une machine qui fonctionne parce qu'elle n'a pas le choix, parce que des millions de gens en dépendent chaque jour. Le métro de New York ne cherche pas à impressionner. Il cherche à transporter. Et dans cette honnêteté brute, il y avait une forme de beauté.

Les gens autour de nous étaient des vraies personnes. Pas des touristes (sauf nous). Des gens fatigués qui rentraient du travail. Des gens qui lisaient, qui dormaient, qui regardaient nulle part. Chacun dans sa bulle, mais tous ensemble dans ce tube de métal qui filait sous la ville.

Je les regardais. Je les étudiais. Je voulais être comme eux.



C'est vraiment quand on est ressorti du métro que ça m'a frappée. Cette bouffée d'air frais. Cette évidence.

On y est. On est là. Dans ce quartier que j'avais tant imaginé.

L'Upper West Side. Un nom que j'avais lu cent fois sans vraiment comprendre ce qu'il signifiait. Maintenant je comprenais.

Les rues en perpendiculaire, parallèle. La grille new-yorkaise, ce quadrillage parfait qui fait que vous savez toujours où vous êtes, même quand vous êtes perdue. Les brownstones avec leurs escaliers en fer forgé. Les arbres le long des trottoirs. Les petites épiceries au coin des rues.

Ce n'était pas le New York des cartes postales. Pas Times Square, pas les buildings vertigineux, pas les lumières criardes. C'était un quartier résidentiel. Calme. Vrai.

Tout de suite, je l'ai ressenti qu'on était dans le New York, le vrai.

Je marchais, je voyais les gens qui revenaient du travail ou qui allaient faire leur sport. Des femmes en tenue de jogging poussant des poussettes. Des hommes en costume qui desserraient leur cravate. Des enfants qui couraient. Des chiens qui tiraient sur leur laisse.

Et je me disais vraiment, ça c'est les vrais New Yorkais.

Pas des acteurs. Pas des figurants. Des gens qui vivent ici, qui ont leur vie ici, qui rentrent chez eux. J'étais spectatrice de leur quotidien, et ce quotidien me semblait extraordinaire.



C'est là que je l'ai vu.



*New York, c'est un laveur de vitres qui danse  
parce qu'il a envie de danser.*



Un laveur de vitres. Rien de plus banal. Un homme avec une raclette, du savon, un seau. Il nettoyait la devanture d'un magasin comme des milliers d'autres hommes nettoient des milliers d'autres devantures dans des milliers d'autres villes.

Sauf que lui, il claquait des doigts. Il chantait. Il était de bonne humeur.

Sans hésitation, je lui ai juste fait hello en passant. Un hello de touriste, un peu timide, un peu gêné d'exister dans son espace.

Et sans hésitation, tout en chantonnant, il me dit: "If you can go shopping love, do it!"

Avec vraiment un rythme dans sa voix trop sympa. En le disant, il faisait sa petite danse, il claquait des doigts, il a fait un petit tour sur lui-même en le disant.

Un petit tour sur lui-même.

Un laveur de vitres en pleine rue, avec sa raclette à la main, qui fait un petit tour sur lui-même pour me souhaiter une bonne séance shopping.

Ça fait presque dix ans et je m'en rappelle comme si c'était hier.

Ce n'est pas un monument. Ce n'est pas une attraction touristique. Ce n'est pas dans les guides. Mais ce moment, cet homme, ce petit tour dansé sur le trottoir, c'est New York pour moi. Plus que n'importe quelle photo de l'Empire State Building. Plus que n'importe quelle vue depuis le Top of the Rock.

New York, c'est un laveur de vitres qui danse parce qu'il a envie de danser. Qui vous parle comme si vous étiez une amie. Qui transforme un lundi matin ordinaire en spectacle.

Cette ville est une scène de théâtre perpétuelle. Un décor naturel pour des milliers d'histoires. Et chaque personne que vous croisez est à la fois acteur et spectateur.

J'étais devenue spectatrice. Et sans le savoir, je commençais à monter sur scène.



La première nuit, je n'ai pas dormi.

Pas vraiment. Pas profondément.

Je me rappelle que c'était très bruyant. Les sirènes, des ambulances, la police. Des gens qui parlent, tard dans la nuit. Des bruits de moteurs, de klaxons, de vie.

Mais pas négativement.

Je m'y attendais. C'est une grosse ville. Et ce n'est pas quelque chose qui me dérangeait. Au contraire. Chaque sirène était une preuve que j'étais là. Chaque voix dans la rue était une confirmation que ce n'était pas un rêve.

J'ai adoré me sentir bercée un peu par la folie de cette ville qui effectivement ne dort jamais, ne s'arrête jamais.

Bercée. C'est le mot. Comme un enfant qu'on balance doucement. Comme un bateau sur des vagues. Le chaos de New York n'était pas agressif. Il était enveloppant.

Allongée dans ce lit inconnu, dans cet appartement Airbnb avec ses bruits de tuyauterie et ses ombres étranges, j'écoutais la ville vivre. Et je me sentais, pour la première fois depuis longtemps, exactement à ma place.

Ce n'était pas logique. C'était trop tôt. Je venais d'arriver. Je ne connaissais rien. Je ne comprenais rien.

Mais le corps sait avant l'esprit.

Mon corps savait déjà ce que ma tête mettrait des jours à accepter: j'étais chez moi. Dans une ville que je n'avais jamais visitée, où je ne connaissais personne, où je ne savais même pas me repérer. J'étais chez moi.

C'était terrifiant.

Et c'était merveilleux.



Le premier matin, on est parti directement regarder par la fenêtre. Tout content d'être là. Toujours autant de bruit.

Le soleil entrait par les stores mal fermés. La rue en bas était déjà vivante. Des taxis jaunes passaient comme des promesses mobiles. Des gens marchaient vite, très vite, avec ce pas new-yorkais que j'apprendrais bientôt à imiter.

On avait faim. Une vraie faim, pas juste celle du corps. La faim de commencer. De goûter. D'être.

Brooklyn Diner. L'insigne en néon, les lumières vraiment typiques clichés New York. On rentre, on s'installe sur la banquette, vraiment comme dans les films.

### *Le corps sait avant l'esprit.*

Le serveur un peu presque chanté ses mots. C'était assez chouette. Ce phénomène, je l'apprendrais plus tard, c'est une chose new-yorkaise. Beaucoup de serveurs sont en fait des acteurs, des chanteurs, des artistes qui attendent leur chance. Leur travail de jour n'est pas leur vraie vie. Leur vraie vie, c'est le rêve qu'ils poursuivent. Et parfois, le rêve déborde sur le travail.

Ce serveur chantait ses mots parce qu'il était chanteur. Parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de chanter. Parce que New York est remplie de gens qui ne peuvent pas s'empêcher d'être ce qu'ils sont.

Les portions étaient absurdes. Une shepherd's pie pour le petit déjeuner. Des pancakes de la taille d'une assiette. Trop de tout.

Et ce premier matin, devant cet excès servi par un serveur qui chantait, j'ai compris quelque chose.

Cette ville me donnait une permission. La permission d'être trop. D'en vouloir trop. De ressentir trop. D'exister pleinement.



En sortant du diner, l'air froid m'a frappée au visage.

Un froid vif, sec, qui pique. Pas désagréable. Revigorant. Le genre de froid qui vous réveille, qui vous rappelle que vous avez un corps, que ce corps est vivant, qu'il est ici, maintenant, dans cette rue, dans cette ville, dans cette vie nouvelle.

J'ai levé les yeux vers les buildings.

Ils étaient plus hauts que tout ce que j'avais imaginé. Pas juste hauts. Imposants. Indifférents. Ils ne me regardaient pas. Ils ne regardaient personne. Ils étaient juste là, depuis des décennies, et ils seraient là des décennies encore, avec ou sans moi.

Cette indifférence aurait pu être blessante. Elle était libératrice.

New York ne vous demande pas d'être quelqu'un. Elle ne vous juge pas. Elle ne vous attend pas. Elle continue, peu importe ce que vous faites. Et dans cette continuation implacable, il y a une forme de respect. Vous êtes libre d'être qui vous voulez, parce que personne ne regarde.

Sauf que moi, je regardais.

Je regardais tout. Les panneaux. Les vitrines. Les passants. Les pigeons. La vapeur qui sortait des bouches d'égout comme si la ville respirait.

La ville respirait.

C'est une des premières choses que j'ai comprises. New York n'est pas un décor. New York est vivante. Elle a un pouls, un souffle, des humeurs. Certains jours elle est accueillante, d'autres elle est hostile. Elle peut vous porter ou vous broyer. Elle peut vous aimer ou vous ignorer.

Ce premier jour, elle m'accueillait.

Je le sentais dans l'air. Dans les sourires des inconnus. Dans les coïncidences heureuses. Dans tout.

Elle me testait, aussi. Les escaliers du métro, la fatigue, les prix exorbitants, la confusion. Mais ses tests ressemblaient à des défis lancés avec un clin d'œil. Comme si elle disait: "Voyons voir ce que tu as dans le ventre."

Je ne savais pas encore ce que j'avais dans le ventre.

Mais j'allais le découvrir.



Cette nuit-là, de retour dans l'appartement après une journée à marcher sans but, j'ai ouvert la fenêtre.

Le bruit est entré d'un coup. Les sirènes. Les voix. Les klaxons. La ville dans toute sa démesure sonore.

J'ai fermé les yeux.

Et j'ai souri.

J'étais arrivée. Pas juste physiquement. Quelque chose en moi était arrivé à un endroit nouveau, un endroit que je ne connaissais pas mais que je reconnaissais. Comme retrouver une maison d'enfance qu'on n'a jamais eue.

Le lendemain, j'apprendrais à marcher comme une New-Yorkaise.

Mais cette nuit-là, je me suis contentée d'écouter.

Elle me parlait.